

Vinet, Bonhoeffer et leur souci d'actualisation du message biblique

Autor(en): **Grin, Edmond**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Theologische Zeitschrift**

Band (Jahr): **19 (1963)**

Heft 3

PDF erstellt am: **12.07.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-878839>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.

Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.

Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

Vinet, Bonhoeffer et leur souci d'actualisation du message biblique

Au premier abord le rapprochement d'*Alexandre Vinet* et de *Dietrich Bonhoeffer* peut surprendre. Comment comparer équitablement le moraliste lausannois, cet «aventurier en théologie» comme il le disait lui-même, au bénéfice d'une préparation universitaire bien brève dans l'Académie d'une petite ville de Suisse romande au début du XIXe siècle, et le pasteur berlinois, théologien de métier, formé par de longues et solides études dans les grandes facultés de l'Allemagne d'entre les deux guerres mondiales? Ici celui qu'on a parfois dénommé, à tort ou à raison, le Schleiermacher de langue française; là celui qui, après avoir entendu divers grands maîtres sans s'inféoder à aucun d'eux, a subi fortement l'influence d'un Karl Barth. Ici une âme douloureuse, tourmentée de façon très romande par les hésitations et les scrupules; là un être débordant de santé et de vie. Et que de différences, aussi, entre les circonstances dans lesquelles ces deux hommes ont vécu, et témoigné de leur foi!

Et pourtant, à les lire, on éprouve l'impression très nette de se trouver devant deux personnalités de la même trempe. Ils sont l'un et l'autre pasteur dans l'âme, alors même que Vinet n'a jamais dirigé de paroisse; l'un et l'autre témoins, intransigeants dans leur fidélité. Au bénéfice, tous les deux, de ce charisme difficile à définir qui fait d'un chrétien un «spirituel».

Il faudrait une longue étude pour comparer en détail ces deux croyants d'élite. Il nous suffira de les confronter sur un point, de capitale importance toujours: leur commun désir de mettre le message dont ils sont chargés à la portée de leurs contemporains.

I. Alexandre Vinet

En un certain sens le souci d'actualiser le message biblique est constant chez le penseur vaudois. Nous nous bornerons à le relever dans son *Discours d'installation* à l'Académie de Lausanne (1837)¹, dans la *Théologie pastorale* et dans l'*Homilétique*.

¹ Nous nous référons au texte du Discours d'installation, publié en appendice d'A. Vinet, *Homilétique* (1853), pp. 575-613.

A l'occasion de sa nomination à la chaire de théologie pratique, Vinet choisit comme sujet de son exposé *la prédication*. Pourquoi? Par delà son auditoire occasionnel : représentants du Gouvernement, membres du Conseil de l'Instruction publique, dirigeants de l'Académie, étudiants et public cultivé de sa ville natale, il vise *le peuple vaudois*.

La prédication, pour lui, n'est pas seulement un art, régi par certains principes. Elle est bien davantage : une action, une «œuvre chrétienne». Fait public, elle ne peut autrement que recevoir l'empreinte d'une époque et d'un milieu particuliers. Cette empreinte concerne évidemment sa forme. A ce propos Vinet s'élève avec vigueur contre les formes traditionnelles du sermon. On ne doit pas laisser penser «par l'uniformité de son accent, ... par la fuite affectée de certains détails et de certaines allusions ... qu'il habite fort loin ... dans le vide, et que commencer d'être chrétien, c'est cesser d'être homme» (604). Au contraire : le prédicateur doit «compatir davantage à tous les caractères de l'humanité». Comme la religion paraît plus réelle et prochaine, si on la voyait palpiter partout dans la vie.

La marque de notre âge, c'est un esprit positif qui veut que toute parole soit un *fait* et «tout discours une action». On est las d'un cérémonial arbitraire ou inintelligible. Invoquera-t-on, pour le justifier, l'intérêt de la dignité de la chaire? Mais la Parole évangélique peut être familière sans cesser un instant d'être auguste! «A une époque où le respect s'en va», Vinet ne préconise aucunement un laisser aller qui ne sera jamais de mise dans le culte. Il désire simplement que, «dans un siècle positif», le christianisme se montre plus positif et plus réel que tout le reste.

Mais le langage n'est pas tout. Il faut aller plus profond, jusqu'au contenu du message lui-même : c'est cela qui constitue sa véritable actualité.

La prédication une *action*. Pour cette raison même, elle dépend du temps et du lieu où elle est prêchée. Car toute époque a ses caractères particuliers. Celle de Vinet est fortement marquée par le «mouvement religieux», autrement dit le Réveil.

Laissant de côté ce qui concerne l'évolution des sentiments de Vinet relativement au Réveil, notons qu'il pose deux questions : Quelle a été l'action de ce mouvement sur la prédication? Comment la prédication réagira-t-elle d'heureuse façon sur le mouvement du Réveil?

Le Réveil a valu à la prédication un triple enrichissement : retour à la source même de l'Évangile, compréhension plus large des vérités apportées par Jésus-Christ, application plus rigoureuse des « principes chrétiens » à toute l'existence humaine. S'agirait-il là d'un donné entièrement nouveau ? Non, dans la perspective de l'Évangile, c'est proprement impossible. Jésus-Christ n'a-t-il pas promis à son Église d'être avec elle jusqu'à la fin du monde ? Or le Christ n'est pas divisé. Les formules intellectuelles peuvent vieillir, voire faillir ; elles ne sont pas la vie. La vie va de pair, toujours, avec la vérité. « Si donc la vie a toujours coulé dans l'Église, ou à larges flots ou en minces filets », c'est qu'il y a eu « continuité de vérité aussi bien que continuité de vie ». C'est pourquoi les époques dites de réveil sont les filles des époques antérieures (581).

Ne parlons donc pas de nouveauté, mais de redécouverte. Grâce au Réveil, le christianisme s'est de nouveau imposé à l'attention d'un grand nombre. Et cela, dit Vinet, par un retour au dogme de la Trinité : « Relevant un côté tombé du triangle mystérieux par lequel le christianisme est l'exacte image de Dieu même, le Réveil a réhabilité la doctrine du Saint-Esprit, et par là redonné une substance à ces mots, depuis longtemps vides et morts, de *régénération* et de *conversion* » (585). Et ces mots, porteurs d'une vérité puissante, en ont ranimé et éclairci plusieurs autres ; si bien que « le christianisme a formé une chaîne dans la pensée, une chaîne dans la vie, et s'est montré impérieux... à l'égard de l'une et de l'autre ». Par cette réhabilitation de la Parole divine, la prédication est devenue ce qu'elle doit être aujourd'hui pour atteindre l'âme humaine : plus biblique, c'est-à-dire plus soucieuse d'expliquer l'Écriture par elle-même ; mieux liée, c'est-à-dire faite de vérités non juxtaposées, mais qui s'appellent les unes les autres et s'enchaînent ; plus évangélique : on a de nouveau compris que l'Évangile fidèlement annoncé partage nécessairement l'humanité en deux camps : l'homme naturel – l'homme nouveau, « le règne de la chair et le règne de l'esprit » (590). Et dès lors le terme conversion a retrouvé son véritable sens : non point une réforme partielle de la conduite, mais « une résurrection de tout l'homme ». Surprise, frayeur même dans les temples, à l'ouïe de ce langage plus incisif ; rumeur dans la société, déchirement dans les familles parce que Jésus-Christ était de nouveau pris au sérieux. Étonnement à constater que le pasteur était désormais un missionnaire, venu « de plus loin que le chef-lieu voisin », si bien que, selon

la parole du psalmiste «son lieu ne le reconnaissait plus» (Ps. CIII: 16).

Quant à servir la cause du Réveil, la chaire le peut en ceci: la prédication actuelle doit faire comprendre au *mouvement religieux* que, s'il veut s'étendre, il doit s'épurer, et pour cela imiter plus nettement Jésus-Christ. «De fait comme de nature» le Sauveur a été parfaitement homme. Nous devons donc consentir à l'être. Et pour cela, tout comme lui, accommoder notre parole et notre action aux circonstances du milieu au sein duquel nous entendons agir. Ainsi seulement le Réveil entrera «dans le domaine de l'actuel» (597). Il insistera sur la cohérence interne des données de l'Évangile. Et il répondra au désir du monde d'aujourd'hui en insistant sur l'importance de la morale; car on a trop longtemps oublié «que la morale est tout dogme et que le dogme est tout morale» (601). Alors seulement, comme il se doit, l'une fera abonder l'autre.

On le voit, il s'agit dans un certain sens d'un effort *d'actualisation* du message biblique. Et par la façon fouillée dont Vinet a «pesé» la valeur du Réveil, il a clairement indiqué ce que devait être, à ses yeux, l'annonce de l'Évangile en terre vaudoise il y a 125 ans.

*

De quelle façon le professeur, face à ses étudiants, s'est-il attaché à réaliser ce programme? La *Théologie pastorale* et l'*Homilétique* nous le diront. Par la force des choses, nous passerons sous silence, à regret, bien des éléments².

1. *Place de la prédication dans le ministère pastoral* (T.P. 3-5; H. 1-12). Dans l'office du ministère évangélique, la parole domine parce que Jésus-Christ, «auteur et objet du christianisme», est la Parole. Il a parlé par sa vie et par sa mort, mais il a aussi prêché. Et les pasteurs sont envoyés par lui comme il a été envoyé; non seulement pour répéter les paroles qu'il a prononcées, mais pour communiquer par elles une vie. Car la Parole n'a pas parlé une fois pour toutes; elle parle sans cesse. L'existence du ministère chrétien ne s'explique que de cette façon-là. «Le ministre est ministre de la Parole de Dieu.»

² Références: Vinet, *Théologie pastorale* (T. P.), édition 1942; *Homilétique* (H.), édition 1853.

Le ministre parle des hommes à Dieu, et c'est la prière. Il parle de Dieu aux hommes, et c'est la prédication. Il prêche aux individus, et aussi à la communauté rassemblée afin de «préparer dans le temple l'Eglise invisible qu'aucun temple ne peut contenir».

2. *Définition et but de la prédication* (T.P. 197-211; H. 12-147). La prédication est «une parole sur une parole». Une parole réelle, et non une simple imitation. C'est la Parole de Dieu qui retentit dans la bouche du prédicateur; c'est pourquoi elle ne retourne jamais à Dieu sans effet. Il y a un grand mystère dans le mode d'action de la parole qui descend de la chaire. Souvent nous voyons les conséquences les plus grandes attachées aux causes les plus petites, mais aussi les résultats les plus petits aux causes les plus grandes. S'il y a des lois dans l'ordre spirituel, *tout* est pourtant subordonné à la liberté de l'Esprit, qui souffle où il veut.

Toutefois la souveraineté de Dieu n'exclut en rien la responsabilité de l'homme. Aussi le prédicateur doit-il se préparer avec le plus grand soin: intellectuellement et spirituellement. Il ne l'oubliera jamais, le sermon dont il est chargé est destiné «à conduire à la vérité chrétienne celui qui n'y croit pas encore, et à l'expliquer et à l'appliquer à ceux qui l'admettent». (Le futur champion de la cause d'une Eglise de professants croit encore à la valeur d'une Eglise multitudiniste.) Supposer le temple rempli de croyants seulement, pure fiction! Il y a là, au contraire, des croyants et des non-croyants, et le pasteur doit se garder de partager son sermon entre ces deux «classes» d'auditeurs. «Ce qui s'adresse aux infidèles peut profiter aux croyants»; n'ont-ils pas, en un sens, toujours besoin d'être convertis? Et «ce qui s'adresse aux croyants peut profiter aux infidèles.» Le but du sermon: agir sur la volonté et instruire. Convertir, Dieu seul le peut, mais il le fait par le moyen d'un homme. Dès lors, «dans un sens, tout l'ensemble de la prédication est de l'apologétique». «En religion, montrer, c'est démontrer.» Aussi faut-il absolument «prendre chacun sur son terrain», et secouant le joug des habitudes pastorales, se transporter au point de vue d'un homme qui n'a point entendu prêcher. (Individualisation de la vérité évangélique, dit Vinet. Nous disons aujourd'hui: actualisation du message biblique.)

3. *Objet de la prédication* (T.P. 212-214; H. *passim*). L'objet de toute prédication ne doit être que Jésus-Christ crucifié. Celui qui, selon l'apôtre Paul «nous a été fait, de la part de Dieu, sagesse,

justice, sanctification et rédemption» (I Cor. 1:30). Vinet entend qu'il faut toujours ou partir de Jésus-Christ, ou aboutir à lui. Dans chaque sermon doit se trouver «tout le christianisme», en ce sens que la sanctification ne soit jamais séparée de la foi, ni la foi séparée de la sanctification. Si ces deux éléments ne sont pas intimement liés, le prédicateur ne prêche pas l'Évangile.

Dans l'étude de la théologie, il est nécessaire de distinguer la dogmatique de la morale. Mais, pour le prédicateur chrétien, une distinction tranchée entre les sermons de dogme et les sermons de morale a peu de sens. «Je ne voudrais d'autre règle que celle-ci: Que le dogme abonde dans la prédication morale; que la morale abonde dans la prédication dogmatique.»

4. *Comment traiter un texte* (H. 102–165). Ce qui fait la valeur chrétienne d'un sermon, ce n'est pas l'emploi d'un texte, mais bien l'esprit qui anime le prédicateur. «Un passage scripturaire a mille fois servi de passeport à des idées qui ne l'étaient pas.» Tel pasteur se débarrasse de son texte. L'autre le torture afin de lui faire dire ce qu'il ne dit aucunement. Lamentable oubli du fait qu'un texte sacré est «une pensée divine»! Le prédicateur doit donc chercher à en pénétrer le sens, et pour cela commencer par se soumettre à l'influence de l'Écriture. C'est une grave erreur de se demander: «Que trouverai-je à dire sur ce sujet?» La seule question à se poser: «Comment *servirai-je* mon sujet?» (et non pas: comment *me servirai-je* de ce sujet?) La règle d'or: Considérer le sermon non comme un but, mais seulement comme un moyen.

5. *Forme de la prédication et langage de la chaire* (T.P. 229–233; H. 475 s.). La forme *vraie* d'un sermon se compose de la double empreinte du sujet, et de la subjectivité du prédicateur. Loin de se contredire, ces deux lois se combinent. Une seule règle sur la forme du sermon: «Que le dehors naisse du dedans.»

Vinet ne manque pas de relever que, dans la contexture des prédications de son époque, il y a quelque chose de raide, de scolastique. Il déplore qu'au milieu du renouvellement de tant de choses, seul le sermon ait conservé «un costume un peu suranné». Même le langage de la chaire a pris un costume. Si le prédicateur doit affectionner le langage biblique, il n'est pas obligé de nommer les choses uniquement par les noms que l'Écriture a utilisés. «Pour mieux reproduire l'esprit des auteurs sacrés, il faut moins les imiter que s'inspirer d'eux.» Ils ont usé, eux, de la liberté que nous nous refusons!

Quant au débit, la multitude est facilement sous l'influence de l'extérieur. Il s'agit donc non de prêcher, mais de parler, en se gardant des mauvaises habitudes. Le genre théâtral, la familiarité déplacée, une désinvolture excessive doivent être évités. La popularité n'est pas le vrai nom de la simplicité de la chaire. Ce terme indique au contraire à quelle hauteur nous plaçons notre auditoire. Or l'auditoire du prédicateur est beaucoup plus qu'un peuple : une famille. Entre les âmes qui se comprennent, l'intimité a tôt fait d'amener l'authentique familiarité, c'est-à-dire la liberté qui convient à des frères. « Deux amis qui se rencontrent se serrent l'un à l'autre la main ; si elle est couverte, ils commencent par la mettre à nu ; il faut que l'homme ait touché l'homme ; que, dans le contact... de ces deux mains nues, on se soit l'un l'autre senti vivre... Le prédicateur qui ne se livre pas est un ami qui tend la main à son ami, mais une main gantée, à travers laquelle on ne sent ni la chaleur ni la vie. » (H. 484)

6. *Avant et après la prédication* (T.P. 236–239). Avant la prédication Vinet recommande au pasteur un exercice de mortification : se recueillir dans le sentiment de son indignité et de son impuissance ; se frapper la poitrine, comme le péager. C'est « dérober » une mission que de s'en occuper avec des sentiments qui ne conviennent pas : confiance en soi, désir de paraître. Avant de monter en chaire, le pasteur doit prier, mais pas seulement pour lui-même ; surtout pour son troupeau. La prière pour soi est bonne, nécessaire. Il ne convient pas toutefois de s'y arrêter trop longtemps. « On prie trop peu pour autrui, et c'est pour cela qu'on prie mal pour soi. » Le cœur du pasteur doit être « rempli des douleurs de l'enfantement » jusqu'à ce que le Christ soit formé dans toutes les âmes.

Après la prédication ? Avant tout un acte de reconnaissance, envers Dieu pour l'honneur qu'il nous a fait de prêcher sa Parole, la Parole de vie ; pour la force qu'il nous a accordée à cette intention ; pour la garde qu'il a montée lui-même autour de nos erreurs et de nos méprises. Un acte d'humiliation, aussi : se reconnaître indigne du redoutable ministère que l'on a rempli. Un acte de contrition pour les péchés secrets du cœur commis en chaire. Enfin et surtout, prier : après avoir planté et arrosé, demander au seul qui peut le faire de donner l'accroissement.

II. Dietrich Bonhoeffer

Pour Bonhoeffer aussi nous ferons un choix, tant les notes du cours d'homilétique donné à Finkenwalde contiennent de richesses. Nous nous référons aux *Gesammelte Schriften*³.

Beaucoup plus nettement que celle de Vinet, l'homilétique de Bonhoeffer est commandée par des certitudes théologiques. Chacun de ces deux grands «spirituels» est bien de son temps.

1. *La Parole de la prédication au sein de la communauté.* Cette Parole – cela ne fait aucun doute pour Bonhoeffer – c'est le Christ lui-même, présent dans sa communauté. Nouvelle incarnation? Non pas. Mais actualisation par le Saint-Esprit, du fait que le Christ assume notre nature et la «porte» moment après moment. Si bien que le prédicateur doit prêcher afin que l'auditeur dépose sa détresse et son péché sur le Seigneur. Car si la Parole de la prédication a pour but d'enseigner, d'émouvoir aussi, et de stimuler la volonté, elle entend surtout «porter» et par là créer la communauté. Les chrétiens doivent constituer un corps et non pas demeurer seuls. De cette Parole, il est superflu de faire une application. Davantage: ce serait dangereux. Par là le prédicateur risquerait de la faire agir, donc, dans une large mesure, de s'en emparer, donc encore de la dénaturer. Et elle ne pourrait plus remplir son office: porter, consoler.

2. *Caractère unique de la Parole prêchée.* Comme Vinet, Bonhoeffer relève que la forme de la Parole de la prédication diffère complètement de celle des autres paroles. Loin d'être (comme celles-ci) un simple intermédiaire, elle communique Celui qu'elle *est*: le Christ. C'est pourquoi elle seule nous saisit. Parole créatrice à l'origine du monde, Parole faite chair en terre de Galilée, Parole écrite des livres saints et Parole qui descend du haut de la chaire sont tout un. Autant d'aspects de la Parole divine grâce à laquelle notre monde *vit*.

D'aucuns rêvent d'enrichir le culte par de la musique. D'autres par la récitation de symboles faite en commun. Ils oublient que seule la Parole est puissante, que seule elle est capable de poser les fondements d'un *monde nouveau*.

3. *Le pasteur, l'homme du témoignage.* On est fait témoin, on ne

³ D. Bonhoeffer, *Gesammelte Schriften*, 4. Auslegungen – Predigten 1933–1944 (1961), pp. 237–289.

se fait pas soi-même témoin. Si les apôtres sont témoins, c'est parce que, comme il est dit en I Jean 5:9, Dieu est le premier témoin, parce que Jésus-Christ est son témoin fidèle (Apoc. 1:5) et parce que le Saint-Esprit est témoin (I Jean 5:6). Cela revient à dire que les apôtres témoignent... du témoignage rendu par Jésus-Christ. Nous ne pouvons pas *ajouter* quelque chose au témoignage qui nous est demandé sans le fausser. Par là nous croyons le rendre de façon plus fidèle. Grave erreur! Cela, jamais les apôtres ne l'ont fait. Or (nous l'oublions trop) nous témoignons non pas de ce que *nous* avons vu, touché. Nous témoignons de ce qu'*ils* ont vu, touché. Autrement dit notre témoignage est intimement lié au témoignage biblique. La Parole que le pasteur prêche ne lui appartient pas, elle appartient au Christ. Utiliser le texte biblique comme «tremplin» pour nos idées personnelles, c'est le gravement mépriser, donc barrer la route à la présence du Christ-Jésus. Le témoin authentique, le seul qui mérite ce nom, prend soin toujours de se retirer derrière son témoignage, afin que jamais ses auditeurs ne regardent à lui, mais à Celui dont il témoigne: le Seigneur.

4. *Raison d'être et but de la prédication.* Pourquoi le pasteur prêche-t-il? Pas parce que sa spiritualité l'y pousse. Pas non plus parce qu'il a pitié de la misère de la communauté. Uniquement par obéissance à l'ordre du Christ: Allez, instruisez toutes les nations! Par conséquent le contenu de la prédication n'est pas déterminé par les circonstances du moment, mais seulement par l'action rédemptrice de Dieu à l'adresse des humains, cette action dont toute la Bible témoigne et que la doctrine chrétienne enseigne.

Quant au but de la prédication, il est déterminé par la façon dont le prédicateur comprend l'Évangile. L'Évangile est là *pour qu'existe la communauté chrétienne*. «Je prêche parce que l'Église» existe, écrit Bonhoeffer, et pour qu'elle existe.» «L'Église prêche à l'Église», disait-il aussi volontiers. Autrement dit, quand le pasteur prêche, il n'a pas à poursuivre un but particulier. Il doit abandonner sa volonté propre et accompagner le texte sacré dans son cheminement vers la communauté. C'est la condition pour rester naturel et sobre. C'est au contraire la Parole qui donne la vie au prédicateur et à la communauté. Par conséquent il faut faire confiance à la Parole, être sûr que, par la prédication, elle trouvera elle-même son chemin. A quoi donc se ramène la «participation» du pasteur au message qu'il délivre? A s'en remettre en toute confiance à la puissance de la Parole.

Il y aura toujours une distance entre le sujet de la Parole (Dieu) et moi, prédicateur. Dieu seul convertit, jamais moi. Ce ne sont pas mes sentiments personnels que je communique à mes frères, mais ce qu'un Autre me dit. Le pasteur fidèle ne peut plus vouloir que ce que la Parole veut. Mort à soi-même du pasteur... C'est dire que l'Eglise obéissante à son Chef délivrera toujours le même message, quelles que soient l'époque ou les circonstances: «Suivre le Christ!» Par là elle sera en pleine et véritable actualité. Au lieu que chercher, par des moyens divers, à être «près du peuple» ne sert exactement à rien. Au cours des âges, Dieu se crée la communauté *qu'il veut*; il n'a que faire de celle que *nous* voulons.

Alors que le prêtre est étroitement lié à une institution, le pasteur est lié, lui, étroitement à la Bible, le livre par lequel Dieu parle. C'est la raison pour laquelle le travail de la prédication commence par la prière: dès que nous ouvrons le livre sacré, un appel au Saint-Esprit. Cette prière conduit à la méditation, par laquelle on s'approprie le texte mot à mot; on tâche de le lire comme si c'était la toute première fois. Après quoi l'analyse, guidée par des questions tout à fait concrètes: Qu'est-ce que ce texte énonce sur Dieu? sur l'homme, sur moi? Que me dit-il à moi? A quels dangers m'expose-t-il dans la prédication? Que dit ce texte à l'Eglise, à ma paroisse, à tel homme de qui, par la cure d'âmes, je connais bien les soucis? Enfin en quoi cette parole de l'Ecriture heurte-t-elle particulièrement Satan? Grâce à ces questions constamment reprises, je découvre le cœur, le «milieu», dit Bonhoeffer, de ce texte sacré. Si, par malheur, le pasteur se demande: Qu'est-ce que je vais dire dimanche à mes paroissiens? il est perdu. Si au contraire il se pose la question: Qu'est-ce que ce texte dit à mes paroissiens *aujourd'hui*? il se sent porté par la Parole qu'il a pour mission d'apporter.

5. *L'exigence posée à la prédication.* Sur les traces de Saint-Augustin, Bonhoeffer assigne à la prédication une triple tâche: enseignement, édification, appel à la conversion. Ces trois éléments doivent figurer dans chaque sermon. Tout au plus y aura-t-il prédominance de l'un sur les deux autres. Mais chacun des trois doit rester *au service du texte*. Faute de quoi le prédicateur risque, par exemple, de faire retentir *son* appel à la conversion, et non pas l'appel de Dieu. Or, si un appel personnel peut provoquer certaines *transformations*, chez un être humain, jamais il ne peut amener une conversion, qui est l'affaire de Dieu seul. En donnant libre cours à

sa tendance personnelle, le prédicateur risque fort d'amener de «fausses conversions».

Enseigner, édifier, appeler à la conversion... Encore faudrait-il savoir si, dans nos pays christianisés dès longtemps, la population a peut-être déjà entendu l'Évangile, mais l'a déjà aussi repoussé. Si bien que, dans les Églises multitudinistes, la difficulté vient toujours du fait que nous ne pouvons pourtant pas prêcher à un auditoire comme si nous nous adressions à de purs païens. Agir de cette façon-là reviendrait à mépriser et la bonté et la fidélité de Dieu, qui ont permis que le message de l'Évangile retentît dans chacune de nos villes, dans chacun de nos villages. Mais n'oublions jamais que tout effort de mission populaire est porté par la conviction que le culte traditionnel n'a plus de véritable force conquérante. Cela surtout à cause de la trop grande place faite aujourd'hui à la liturgie qui, pour être vraiment comprise, demande une foi assez développée.

6. *Le langage du culte.* Dans le culte évangélique, la Parole est reine; par conséquent les lois du langage y ont une importance capitale. Et cela fait surgir un problème difficile parce que l'objectivité de la Parole divine doit se manifester dans la subjectivité de l'homme qui la fait retentir. En effet il y a une fausse objectivité constituée par le langage cultuel. Au nom de cette prétendue objectivité, l'élément subjectif est volontairement écarté. D'aucuns, parmi les pasteurs, vont même jusqu'à soupirer après le latin de la messe. Cette attitude trahit, de façon inconsciente parfois, un désir de l'*opus operatum*. Par là l'objectivité véritable est trahie: la Parole divine veut être proclamée par un homme, et non par une institution. Mais il y a aussi une fausse subjectivité, constituée par le langage «intentionalisé». Par sa façon de lire et la liturgie et la Bible, le prédicateur transforme la Parole parlée en un *instrument*: il l'interprète par le ton qu'il lui donne, parce qu'il a cessé de faire confiance à la puissance propre de la Parole.

La vraie subjectivité, dans ce domaine, est tout autre chose: elle consiste dans l'humilité. Car le prédicateur évangélique est le *sujet* qui annonce la Parole divine. Comme tel, il est *ce qu'il est*, et pas autrement. Elle est très particulière, la relation de celui qui parle avec la Parole de Dieu qu'il annonce. Cette Parole n'a aucunement besoin d'être rendue vivante: par elle, c'est Dieu lui-même qui parle. Si dans la vie profane (vie de l'homme politique par exemple) il y a identité indispensable entre l'orateur et sa parole, quand il s'agit

de la Parole de Dieu, il y a toujours une distance entre le prédicateur et son message, distance qui doit toujours être sentie par l'auditeur. De plus, si, dans la vie profane, l'homme peut s'attacher à voiler ce qu'il a de pervers sous des mots et des phrases quand le pasteur fait retentir la Parole (liturgie, prédication), il est dévoilé dans sa misère par ces paroles mêmes. Loin de se masquer, il devient lui-même. En cela réside la vraie subjectivité de la Parole dans le culte, subjectivité qui ne doit jamais être écartée : nous sommes jugés par cette Parole, mais aussi « portés » par elle, et cela produit chez le prédicateur une humilité entière. D'elle découle le caractère « accessible » de la prédication. Quant à la relation du prédicateur avec la communauté, aucune partie du culte n'est l'expression d'une individualité particulière, car il s'agit uniquement du service du prochain. Evidemment le pasteur sert la communauté dans l'individualité qui est la sienne ; mais cela signifie simplement qu'il doit être *naturel*. Tout ce qui est factice – donc mensonger – entrave forcément l'action de la Parole. Au service de Jésus-Christ, il s'agit d'être soi-même, donc de n'imiter personne. La seule relation possible entre le pasteur et la communauté : le naturel.

Sera-ce alors la monotonie ? Aucunement, car la sincérité appelle la simplicité. Laissons les éclats de voix aux trompettes du Jugement dernier ! En chaire ils n'ont aucune place. Seul le naturel donne efficacité à la prédication. Le jargon, le style populacier vont à fin contraire. Le langage naturel est le langage qui ne se laisse limiter que par la nature du sujet dont il parle.

III. Accord dans la dissemblance

Il serait vain de vouloir reprendre point par point les diverses affirmations de ces deux homilétiques, et de les confronter dans le détail. Entre l'époque où enseigna Vinet et celle, si brève, durant laquelle prêcha et enseigna Bonhoeffer, plus d'un siècle s'est écoulé. La face du monde a été bouleversée par deux guerres effroyables. La vie sociale et économique a été transformée du tout au tout. La vie ecclésiastique, elle aussi, a changé de visage. Enfin l'optique de la théologie protestante s'est grandement modifiée. Rien d'étonnant, dès lors, que, à part la différence de race, de pays, de langue et d'Eglise, il y ait entre ces deux hommes, donnant le même enseigne-

ment au service du même Dieu et du même Sauveur, des divergences certaines. Toutefois, à bien peser les choses, nous sommes amené à nous demander si – à part sur un point ou deux – la dissemblance n'est pas surtout affaire de terminologie. Si différents qu'ils puissent être, ces deux grands «spirituels» nous paraissent se rencontrer sur les affirmations essentielles.

1. Disciple de Karl Barth à plus d'un égard, Bonhoeffer est fortement attaché à une théologie de la Parole. Pour lui, la parole – humaine – ne joue pas seulement un rôle primordial dans le ministère du pasteur. La parole de la prédication, on s'en souvient, est le Christ incarné lui-même. On ne trouve pas cette expression chez Vinet. Sans être un disciple de Schleiermacher au sens strict du terme, il a subi l'influence de l'auteur des *Reden* comme la plupart des théologiens de sa génération. Et pourtant, sur ce point capital, il n'est peut-être pas très loin de nombreux théologiens d'aujourd'hui. Si, à ses yeux, l'office du ministère évangélique se compose de divers éléments au milieu desquels domine la parole, c'est uniquement parce que Celui que le pasteur sert – Jésus-Christ – est lui-même la Parole. Cette Parole est *vivante*, elle parle sans cesse. L'auteur de la *Théologie pastorale* en est si convaincu qu'il va jusqu'à dire: Dans la prédication, qui est un mystère, le plus profond de tous, «au fond, c'est Dieu qui prêche, et l'homme n'est que son instrument»(9).Vinet le «suppose» – le contraire lui paraîtrait blasphématoire – la parole que prononce le pasteur du haut de la chaire est la Parole même de Dieu (201).

Nous avons relevé aussi, dans le discours d'installation, le rôle de tout premier plan attribué par Vinet au Saint-Esprit dans le réveil religieux qui a transformé bien des âmes. Et dans la *Théologie pastorale* il dénonce le dogme de la succession apostolique comme une «dévaluation» du Saint-Esprit. Avec des certitudes comme celles-là ne sommes-nous pas assez près de Bonhoeffer qui voyait dans la parole de la prédication l'actualisation *par le Saint-Esprit* de ce fait extraordinaire: le Christ a assumé ma nature, et me «porte» tout le long de mon existence?

2. D'aucuns croiront pouvoir marquer une nette différence à cause de la déclaration de Bonhoeffer: La Parole crée la communauté. Comme le Christ-Jésus, elle entend «porter» les croyants; et ne voulant pas qu'aucun d'eux demeure isolé, elle fait des individus humains un corps, le corps du Christ. On ne trouve pas les mêmes

termes chez Vinet. Mais l'idée et l'importance de la communauté ne sont certes pas absentes dans la bouche et sous la plume du champion de l'individualisme chrétien. Comment serait-ce possible de la part d'un homme ayant accepté de former des pasteurs, donc des conducteurs de «troupeaux»? Relevons aussi ce passage significatif de l'*Homilétique*: «Seule parmi toutes les religions, celle de Jésus-Christ a fondé une Eglise: l'idée d'Eglise et celle de parole sont corrélatives» (297).

3. Sur les points auxquels nous allons nous arrêter l'accord entre Vinet et Bonhoeffer est indiscutable. Pour tous les deux, le pasteur – qui enseigne certes, qui édifie, qui appelle à la conversion aussi, bien qu'il ne convertisse jamais lui-même – est avant tout un *témoin*. Inutile à ce propos de reproduire ici en détail telles affirmations catégoriques et judicieuses du séminaire de Finkenwalde. On ne choisit pas d'être témoin, aux yeux de Bonhoeffer, on est choisi par Celui qui a rendu témoignage à Dieu son Père, et qui nous veut comme ses témoins à lui. Elle est prenante, l'allusion à la «grande nuée de témoins» mentionnée plus haut: les apôtres, Jésus-Christ, Dieu lui-même... Il est toujours nécessaire, le rappel que le témoin digne de ce nom s'éclipse derrière son témoignage, afin que ceux qui l'écoutent regardent non pas à lui, mais à Celui en faveur duquel il dépose. «Nous ne nous prêchons pas nous-même, disait l'apôtre Paul, c'est Jésus-Christ, le Seigneur, que nous prêchons.» Tout le long de son enseignement, Vinet, l'humilité faite chair, n'a pas dit autre chose. Pour ne pas allonger, nous n'avons pas pu faire allusion même, dans notre I^{re} partie, au passage de l'*Homilétique* (276–282) dans le quel il énumère les conditions de l'autorité du pasteur. Avant tout, dit-il, parler non pas en son nom, mais au nom de Dieu. Ne rien vouloir savoir sur les choses de Dieu, que ce qu'il a appris de Dieu même. «Le principe de notre autorité est dans notre soumission.» Alors que l'orateur profane est maître de sa pensée, le prédicateur fidèle est obligé, lui, «de reconnaître une autorité... qui n'est pas lui». Il n'en appelle pas à lui-même, mais à Dieu. Imitateur de Jésus-Christ – le vrai témoin – il enseigne avec autorité, et non plus comme les scribes. Tout homme qui annonce l'Évangile doit pouvoir dire comme les apôtres: «Ce que nous avons entendu... concernant la parole de vie, c'est ce que nous vous annonçons» (I Jean: 1). La prédication, une parole sur une parole, un témoignage.

4. Se pose tout naturellement ici la question de la légitimité de

l'apologétique. Bonhoeffer, on s'en souvient, estime inutile toute «application» de la Parole à l'intention de la communauté rassemblée. Davantage même, il l'estime dangereuse, voire redoutable. Procéder de cette façon-là, ce serait chercher à «faire agir» la Parole, donc dans une large mesure la rendre nôtre, donc la dénaturer. De ce fait, elle perdrait sa puissance unique. «Tu es prédicateur et non apologiste», disait-il dans un de ses cours (IV, 288). On reconnaît là le disciple du maître adversaire de toute apologétique quelconque.

Au premier abord, sur ce point, la différence entre les deux théologiens peut sembler très grande. N'avons-nous pas entendu Vinet affirmer dans son cours d'homilétique que «tout l'ensemble de la prédication est de l'apologétique» (77)? Assurément. Toutefois, il importe de savoir ce qu'on entend exactement par ce terme. Dans l'histoire de l'Eglise chrétienne, le mot apologétique a revêtu des acceptions fort différentes. Au surplus est-il certain que ceux qui la condamnent aujourd'hui – et avec quelle sévérité! – n'y recourent pas quand même sans s'en apercevoir? C'est à notre avis le cas de Bonhoeffer, et cette apologétique inconsciente est probablement la meilleure de toutes. Quant à Vinet, ce que nous venons d'entendre de sa bouche sur l'essentielle condition de l'autorité du prédicateur est propre à nous rassurer: parler toujours *au nom de Dieu seul*. S'il préconise et pratique une apologétique, ce n'est donc aucunement pour voler au secours d'un Dieu qui ne serait pas assez puissant pour se faire entendre des hommes; mais seulement dans la conviction que, selon l'Ecriture, le chrétien, en toute occasion, est ouvrier avec son Dieu. Ne disait-il pas dans son discours d'installation: «Tout ce que Dieu opère dans l'ordre moral, il l'opère par nous, mais c'est lui qui évoque notre volonté, qui la détermine; ... nous ne lui donnons que ce qu'il nous a donné, nous ne faisons que ce qu'il fait en nous; il est, en un mot, la force de nos forces, par conséquent il est tout; notre vie est sa vie, *et nous, c'est lui toujours*» (595).

5. Le pasteur – témoin doit, selon Bonhoeffer, s'en remettre-entièrement à la puissance de la Parole. Même s'il sait, de façon indubitable, qu'il a parmi ses auditeurs bon nombre de non-chrétiens. Comment le prédicateur de l'Evangile ne ferait-il pas pleine confiance à la Parole? N'est-elle pas la Parole *divine*? Dès lors, pourquoi s'ingénier à la rendre vivante? Vivante, elle l'est en elle-même, par

elle-même: c'est *la Parole du Dieu vivant!* On comprend que cette certitude ait porté le prédicateur berlinois, et que jamais aucun de ses «paroissiens» n'ait senti chez lui l'angoisse (de tels pasteurs) à l'idée de la prétendue «impuissance» du message.

Cette certitude manque-t-elle à Vinet? En aucune façon. Lui aussi a cru de toute son âme, à la puissance de la Parole qui retentit dans la prédication. Les passages que nous avons cités, dans lesquels il fait de la prédication chrétienne un grand mystère («Mystère, qu'à la parole d'un homme, l'âme d'un autre et son éternité soient suspendues», T.P. 201) en font foi.

6. Cette conviction qui leur est commune – puissance souveraine de la Parole, majesté de la Parole – dicte à chacun des deux professeurs d'homilétique une attitude pratique toute semblable: ne jamais «diviser» son auditoire. Bonhoeffer l'a dit, exerçant le ministère évangélique dans un pays dès longtemps christianisé, il est obsédé par cette question: faut-il tenir compte des auditeurs – nombreux sans doute – qui sont en marge de l'Évangile? Le pasteur doit-il les considérer comme de malheureux païens, et s'adresser à eux d'une façon spéciale? A cette discrimination, son âme pastorale se refuse. Non pas au nom de la dignité humaine, mais par reconnaissance pour l'amour inlassable de Dieu. N'est-ce pas à cause de sa bonté, de sa fidélité que le message de l'Évangile peut retentir encore aujourd'hui jusque dans le plus petit village? L'oublier serait pure ingratitude à l'adresse du Dieu rédempteur et sauveur. C'est exactement le point de vue de Vinet. Dans l'*Homilétique* (12, 13) il présente sur ce problème, que connaît toute Eglise multitudiniste, des observations pleines de charité chrétienne et de sagesse pastorale. Il estime raisonnable de supposer l'existence de deux classes d'auditeurs, ceux qui croient, ceux qui ne croient pas. Mais il adjure ses étudiants de ne pas partager en deux leurs sermons: une partie pour les uns, une partie pour les autres. A l'intention des incroyants, il ne faut jamais oublier que tout, dans la prédication chrétienne, est propre à convertir; et à l'intention des croyants, se souvenir que, dans un certain sens, ils sont sans cesse besoin d'être convertis à nouveau.

7. Vinet et Bonhoeffer ont senti avec la même acuité le problème cultuel du protestantisme: Comment l'objectivité de la Parole divine peut-elle et doit-elle se manifester dans la subjectivité de la parole humaine, pastorale, qui la fait retentir?

Après avoir vigoureusement dénoncé la fausse objectivité et la fausse subjectivité, l'une et l'autre infidélité à l'égard de la Parole, Bonhoeffer établit que la vraie subjectivité du prédicateur consiste dans l'humilité. Comment en irait-il autrement de la part d'un ministre de l'Évangile? A la différence de ce qui se passe dans la vie profane, il ne peut pas y avoir identité entre l'orateur et sa parole. Toujours, le pasteur le sait et l'auditeur le sent, il y a un décalage entre celui qui parle et le message qu'il délivre. Si le pasteur parle *la Parole même de Dieu*, il n'est pas, comme le Christ, cette Parole. Avant de le porter, cette Parole le juge et le condamne. Tant qu'il n'en est pas ainsi, le message n'atteint pas les âmes, et la communauté ne se crée pas.

S'il a exprimé sa certitude en termes différents, Vinet a senti les choses de la même manière. Pour lui, la seule subjectivité authentique, c'est le dépouillement de soi. Il est redoutable, accablant même pour le prédicateur de savoir qu'il porte le seul trésor qui en soit dans un pauvre vase de terre; d'être sûr que tout ce qui dépend de nous (si même quelque chose en dépend, observe-t-il), c'est que le vase n'ait aucune fêlure par où s'échappe l'eau vive. Le reste, tout le reste ne nous appartient en aucune façon. Donc, la seule subjectivité permise au ministre: l'humilité. «Il faut prêcher comme si notre parole pouvait tout, et puis nous humilier, prier comme si notre parole ne pouvait rien» (T.P. 302).

*

Si l'adjectif *actuel* apparaît à deux ou trois reprises sous la plume de Vinet (notamment dans le discours d'installation), le terme *actualisation* n'est jamais utilisé par lui, pas plus, du reste, qu'il ne l'est par Bonhoeffer. Pourtant, chacun à sa manière (celle de son époque) a été très actuel. Leur secret: parler non pas *devant* leurs frères, mais *avec* eux. Faire de leur prédication une présence vivante de Jésus-Christ.

Pourtant, ces deux professeurs d'homilétique le savent fort bien, toute prédication chrétienne n'est pas cela: pas plus celles de leurs étudiants devenus pasteurs que celles qu'ils prêchent eux-mêmes. Pourquoi donc? Parce que, trop souvent, il y manque l'actualisation *intérieure* que constitue la préparation spirituelle de toute la semaine, et qui trouve son point culminant immédiatement avant le

culte, alors que, chez lui ou dans la sacristie, le pasteur intercède non seulement pour lui-même, mais pour la communauté.

Quelle que soit notre admiration pour Vinet ou pour Bonhoeffer, nous n'avons pas à les imiter. Ils nous l'ont dit, il faut être *soi-même*. Il suffit donc de s'inspirer de leur exemple en étant possédé par la certitude qui leur fut commune : l'actualisation du message évangélique n'est pas d'abord une affaire de langage, mais bien de fidélité dans l'intercession, de limpidité et d'humanité.

Edmond Grin, Lausanne